

Alexandrie perd la mémoire

Histoire. La ville a été, un siècle durant, le riche et pacifique foyer de peuples expatriés. Reléguée au rang de simple capitale régionale, elle pleure aujourd'hui son déclin.

Lorsque l'on arrive à Alexandrie, sirène de la Méditerranée, on croirait sentir la brise marine souffler un vent de liberté. En réalité, c'est un parfum du passé qui ressurgit de-ci, de-là. Au gré des enseignes des boutiques ou des noms de rues, les mots anglais, grecs et français se côtoient. Dans le souk des antiquaires, on vend le mobilier et l'argenterie des étrangers jadis maîtres des lieux.

Au XIX^e siècle, Mohamed Ali avait fait d'Alexandrie une cité européenne où consuls et grands négociants prospéraient sans contraintes. La situation géographique de la ville, le boom du coton égyptien et les conflits internationaux dont elle se tenait éloignée avaient assis son attrait. Elle était un refuge pour les orthodoxes grecs de l'Empire ottoman, les Russes et les Arméniens en exil, les Syro-Libanais chrétiens persécutés. Un véritable *Far East* pour les entrepreneurs du vieux continent.

Une faste vie de gala

Les Juifs y contrôlaient le commerce et la finance. Les Arméniens avaient investi les tanneries, les cordonneries et les bijouteries. Les Italiens, les métiers de barbiers, garçons de café, mécaniciens, hommes d'affaires. Dans les églises, les temples ou les synagogues, dans les couloirs des collèges français ou anglais, aux clubs grec et syrien, un voisinage pacifique dessinait une mosaïque de langues, de nationalités et de confessions.

« Il n'y avait de véritable mélange culturel qu'au sein des classes aisées », tempère Alaa Khaled,

rédacteur en chef de la revue d'anthropologie littéraire *Amkenah* (« Lieux »). Pour Georges Kyprios, un Grec de 60 ans partageant sa vie entre Alexandrie et Paris, la version alexandrine du cosmopolitisme s'apparentait davantage au « *faute d'une vie de gala* » qu'à un véritable *melting-pot*. La Seconde Guerre mondiale

a jeté les Italiens hors du pays. La guerre de Suez a signé l'expulsion des Français, Juifs et Britanniques. Et à partir de 1961, les nationalisations de Nasser ont dépossédé de leurs biens les derniers notables. Daniel Marquez, sociologue au centre de recherche Alex-Med, pense que « c'est après l'exode que l'idée de cosmopoli-

tisme a réellement émergé dans l'esprit des gens ». L'Amicale des Alexandrins d'hier et d'aujourd'hui est d'ailleurs créée en 1993. Elle est basée à Genève et dispose d'antennes un peu partout dans le monde. Mais pas en Egypte. « Aujourd'hui, il ne reste qu'un pâle spectre de ce qu'était la gloire du passé », estime Brigitte Remer, directrice adjointe du Centre culturel français.



AGE D'OR. Dans les années 1930, Alexandrie formait une mosaïque de cultures. REVUE AMKENAH

SAVOIRS. La nouvelle bibliothèque d'Alexandrie, inaugurée en 2002, veut impulser un second souffle culturel. ANTONIN SABOT



Une cité européenne où l'on prospérait sans contraintes

La fondation Anna Lindh, l'université internationale Senghor, les centres culturels ou encore la récente *Bibliotheca Alexandrina* tentent de faire renaître l'esprit d'ouverture d'antan. Mais cette émulation ne profite qu'à une minorité d'intellectuels. Les héritiers de ceux qui fréquentaient le café l'Elite, rue Fouad, il y a quelques décennies. On boit encore de la bière dans ce lieu mythique hanté par les souvenirs de la chanteuse Oum Kalthoum, Yves Montand, Dalida. Rares sont les clientes qui portent le voile. Un vieil Egyptien y accueille sa fille, qui vit en Suisse. Seuls un portrait au fusain du poète grec Constantin Cavafy et des copies de tableaux de Chagall, Matisse et Rembrandt rappellent le prestige disparu.

**MOUSSA N'DIAYE
JULIA PASCUAL**